

J'ai éteint le plafonnier en arrivant, je me suis couché et j'ai fermé les yeux. Allongé sur la couchette de ma cabine, je sens mon corps se détendre peu à peu et je m'abandonne délicieusement à mes pensées, les laissant me conduire vers cette île chérie que j'ai quittée il y a si longtemps, dix ans, oui, déjà dix ans, cette île qui m'a tellement manqué et que je vais bientôt retrouver. La cabine est étroite et peu confortable, parce que mes faibles moyens m'interdisent d'en avoir une plus luxueuse, et je n'ai pour tout contact avec l'extérieur qu'un tout petit fenestron qui donne sur une paroi grise et austère ; mais de toute façon, il fait gris et froid, ce qui coupe toute envie de regarder ce qu'il y a au-delà de la cloison : dehors ne m'inspire guère, je préfère imaginer ce qui m'attend et que je retrouverai au bout du chemin, demain, dans quelques heures, presque tout à l'heure !

Dans le noir, j'ai perdu peu à peu la notion du temps. Mais je suis sûr que le ferry est encore à quai, à Marseille : depuis que je me suis installé, je ne sens aucun remous, car la mer est calme, aucun mouvement du bateau, car les moteurs sont à l'arrêt. C'est à peine si je perçois l'agitation caractéristique des préparatifs d'un départ : des bruits de chaînes, des cliquetis plus exactement, comme ceux de clés qui entrent dans des serrures, des pas feutrés, parfois, dans le couloir, des bribes de conversations que je ne comprends pas, dont je ne saisis pas tous les mots, mais c'est tout. Depuis que j'ai fermé les yeux, rien n'est venu troubler ma rêverie, rien n'a empêché mon départ anticipé vers mon île.

Pourtant, il me semble maintenant qu'un remue-ménage inhabituel annonce l'imminence du véritable départ. Je les imagine, sur le quai, devenu en quelques minutes une ruche animée où chacun a fait ce qu'il avait à faire : tous les véhicules ont embarqué en file indienne dans le garage du ferry, le personnel d'équipage est monté à bord, le commandant du port est venu saluer le capitaine, tellement rassurant dans son uniforme impeccable, les dockers ont détaché les amarres et enroulé les énormes filins qui retenaient le bateau. Un moment, le temps s'est figé et puis soudain, j'ai eu la nette impression que les moteurs se sont mis à ronfler et que le navire s'est ébranlé. Ça y est, nous sommes partis !

La traversée va durer toute la nuit, je vais bientôt m'endormir et me laisser aller, à la fois bercé par le roulis et rassuré par le ronflement régulier du bateau qui tracera une route connue sur le bout des doigts : il va avancer, nœud après nœud, et me rapprocher, nœud après nœud, de tout ce que j'aime, qui me manque tant, et que j'imagine déjà. Il va me ramener, au hasard, sur les chemins muletiers du maquis dont les ronces griffaient mes jambes nues de gamin de

dix ans parti rejoindre son oncle Battistu, berger dans la vallée de la Gravona. Puis je plongerai, au Capo di Feno, dans la mer de mes quinze ans, à Saint-François, dans celle de mes vingt ans, la mer dont je sens encore le sel mordre ma peau. J'arpenterai à nouveau avec Carla les rues du quartier des Étrangers où nous admirions ces luxueuses villas destinées à des gens d'une autre espèce que la nôtre, mais où nous nous promettions qu'un jour nous irions dormir dans une chambre de l'hôtel Continental ! Je me laisse emporter vers la vie !

Et demain matin, à l'aube, je serai réveillé par les chants polyphoniques de mon pays, diffusés par un haut-parleur, avant qu'une voix ne souhaite aux passagers la bienvenue à Ajaccio. Dès que je mettrai les pieds hors de ma couchette, je monterai en hâte sur le pont pour m'accouder à la rambarde et admirer le spectacle du golfe qui s'offrira à moi. Mon Dieu ! Qu'il me tarde de voir le soleil se lever sur la grande baie de Porticcio, de deviner, là-bas, ses belles plages de la Viva et d'Agosta ! Qu'il me tarde de sentir sur mes joues la caresse de la brise de l'aube, fraîche et douce comme la promesse des baisers à venir ! Le soleil, qui ne sera pas encore très fort, paillettera le frisotis des vagues et ce sera comme des bancs de poissons argentés qui accompagneront le ferry.

A l'ouest, les quatre Sanguinaires, *Ìsuli Sanguinari*, m'appelleront, comme les sirènes appelaient Ulysse, mais elles attendront : je n'irai les visiter que le soir, comme j'aimais le faire jadis, parce que c'est là qu'elles sont les plus belles. Je quitterai Ajaccio dans l'après-midi et je longerai à pied la côte jusqu'à la tour génoise de la Parata. Là, je m'assiérai pour profiter d'un spectacle unique : quand le soleil se couchera, il illuminera le rouge sombre du porphyre des roches, il ensanglantera le ciel, il ensanglantera la mer tout autour, et ce sera magnifique et bouleversant.

Je n'aime pas le sang, pourtant. Et il y en avait tellement sur ta robe à fleurs, Carla, quand tu t'es penchée sur Paolo Santini ! Enfants, on nous racontait que les Sanguinaires tenaient leur nom des pirates barbares dont le sang s'était répandu lors de guerres fratricides, et que c'était pour ça que le « sang du soleil » se répandait depuis, à heure fixe, sur ces roches sauvages, excitant les mouettes, les goélands et les cormorans.

J'aimais ces récits qu'on nous faisait, jadis. Mais je n'ai jamais aimé le sang qui coule en vrai sur les lames des couteaux corses. Chaque homme devait avoir le sien sur lui, sans quoi, il n'était pas un homme : le mien m'a été confisqué et c'est une bonne chose. Même là-bas, au pays, je ne veux plus m'en servir. Je suis un homme qui revient vers toi, désarmé, Carla.

Je suis sûr que tu as dû laver ta robe, que tu as dû laver l'offense et le crime, et que tu m'attends quelque part sur l'île. Notre île. Parce que tout est pardonné. Tout est possible, maintenant. En dépit des menteurs et des jaloux qui prétendaient que tu ne m'aimais plus, que tu en aimais un autre, ce vaurien de Paolo Santini.

Je n'ai qu'à fermer les yeux pour t'apercevoir, Carla, toute petite sur le quai qui se rapproche de plus en plus. Tu as mis cette robe d'été à fleurs, ma préférée, tu le sais, mais peut-être que je me trompe, je ne distingue pas bien, et que tu t'en seras-tu débarrassée depuis tout ce temps ? Parce que laver le sang et le passé, c'est ce qu'il faut faire. Parce qu'il y a les petites fleurs roses dont les feuilles deviennent toutes rouges en automne, parce qu'il y a le corail, l'or rouge pêché par les marins qui, jadis, étaient mis en quarantaine dans le lazaret, à leur retour d'Afrique : parce que c'est ça aussi les couleurs des *Sanguinari*, ce n'est pas qu'une question de sang répandu.

Je n'emporte aucun bagage, parce que je veux tout laisser derrière moi et recommencer une nouvelle vie avec toi, Carla. Je suis sûr que tu ne m'as pas oublié, et que ce n'était pas vrai, cette histoire avec Paolo Santini : c'était juste ta famille qui voulait m'éloigner. Tu ne peux pas avoir oublié nos promenades aux *Sanguinari*, tu ne peux pas te souvenir que de la dernière, celle-là ne compte pas !

Mais Clara ne viendra pas, Clara ne m'attendra pas. Et lui téléphoner ne servira à rien. De toute façon, ni elle, ni personne d'autre, ne sait que je reviens. En arrivant, j'irai juste au marché du square Campinchi, j'achèterai les feuilletés aux blettes et aux oignons que j'adore et que j'irai déguster sur un banc près du port Tino Rossi, en me rappelant le passé. Quand le port, qui s'étirait le long du quai d'honneur Brancaleoni, avec sa centaine de bateaux dont certains atteignaient dix-neuf mètres, nous parlait de voyages, d'ailleurs, de liberté. Quand je disais que j'enlèverais Carla pour l'emmener loin d'une île trop petite pour nous. Elle riait. Nous avions vingt ans et nous nous sentions à l'étroit entre les clans, les haines, les vendettas, alors qu'aujourd'hui, je n'aspire qu'à une chose : arriver au plus vite sur ce quai protégé par sa citadelle et rester là, ancré au port ! Seul, mais libre !

Serions-nous arrivés ? J'entends taper à la porte de ma cabine. Oui, des coups, un bruit de clés qui ferrailent, la porte qui s'ouvre, un homme qui crie : « Allez, debout, Ange ! C'est l'heure de la promenade ! »

